L'ELECTION

DE

Jules Sandeau

À L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

LETTRES INEDITES

Au mois de mai 1859, Jules Sandeau était candidat à l'Académie française. Une première fois en 1854, lors de la double élection de Mgr Dupanloup et de Sylvestre de Sacy, il avait songé à poser sa candidature et y avait renoncé par amitié pour Augier, candidat aux deux fauteuils. Mais deux ans plus tard il se présenta aux deux scrutins qui aboutirent aux élections de M. de Falloux et du mathématicien Biot : il n'obtint que deux voix dans le premier et une seule dans le second de ces scrutins.

En 1857, Augier fut élu sans que Sandeau ait songé à renouveler sa tentative. Les deux écrivains avaient déjà signé ensemble Le "Gendre de M. Poirier", le plus grand succès dramatique de l'époque et, recevant Augier, le vieux poète Lebrun demandait "Auquel des deux faut-il en faire honneur ?". L'Académie répondit elle-même à cette question. Onze jours après la réception d'Augier, elle lui donna Sandeau pour confrère.

Cette fois, deux fauteuils étaient vacants ; celui d'Alfred de Musset et celui de Brifaut.

Sandeau, pour triompher, avait à lutter contre deux courants d'idées. Malgré ses succès de théâtre, il était surtout un romancier, et l'Académie n'avait pas encore donné au roman son droit de cité.

D'autre part, Sandeau s'était toujours tenu à l'écart de la politique dont son incurable paresse redoutait les émotions. Or, sous le Second Empire, les Immortels, ouvertement frondeurs, aimaient à narguer le pouvoir par leurs choix. Ils venaient d'admettre le duc de Broglie, M. de Falloux, Laprade, Legouvé, tous peu suspects de chaudes sympathies pour le régime impérial. Il leur aurait plu de donner une nouvelle leçon à Napoléon III. On songea à présenter au fauteuil de Brifaut M. Cuvillier-Fleury, l'ancien précepteur du duc d'Aumale, inébranlable dans sa fidélité aux princes exilés.

M. de Sacy, lié par le "Journal des Débats" à Cuvillier-Fleury, faisait chaque année de longs séjours à Bourbon-l'Archambault pour y prendre les eaux. Il y avait connu le docteur Regnault et il pensa à user de l'influence de ce vieil ami de Sandeau pour obtenir le désistement de ce dernier en faveur du nouveau candidat. Regnault tenta la démarche mais il fut mal reçu. En réponse à sa lettre, il n'obtint que le billet ci-dessous :

"Sans date".

Voilà trois ans passés, quand Augier se présenta pour la première fois à l'Académie, je lui laissai prendre les devants. Pourquoi ? Uniquement par déférence pour M. de Sacy qui se présentait en même temps qu'Augier. J'étais tout nouveau à la Bibliothèque Mazarine ; j'aimais déjà M. de Sacy ; je l'admirais depuis longtemps, je le vénérais comme un maître et, tout en reconnaissant que ma candidature n'était pas faite pour lui porter ombrage, je jugeais convenable de ne point la poser à côté de la sienne. Je n'ai aucun regret de ce que j'ai fait ; je le ferais encore aujourd'hui et ne m'en vanterais à personne. Cela dit, ai-je les mêmes raisons pour me retirer devant M. Cuvillier-Fleury ? Je tiens M. Cuvillier-Fleury pour un galant homme ; j'estime son talent et son caractère ; j'honore sa fidélité à la famille d'Orléans ; je ne trouve pas mauvais qu'il se présente à l'Académie ; je ne lui ai jamais tourné le dos et ne sais pas qui a pu conter cette sotte histoire ; j'admets très bien que M. de Sacy lui donne sa voix ; ce que je n'admets pas, c'est que je me retire devant lui. Je ne dois rien à M. Cuvillier-Fleury ; s'il se fait vieux, voilà longtemps que je ne suis plus jeune, mes titres valent les siens et si l'un de nous deux doit s'effacer devant l'autre, M. Cuvillier-Fleury serait fort surpris, j'imagine, de me voir prendre un rôle qui lui convient tout aussi bien qu'à moi. Telle est ma réponse, mon gros ami ; elle n'a rien qui puisse offenser M. Cuvillier et M. de Sacy ; j'espère que tu l'approuveras. Mais, encore un coup, qui a pu te dire que j'avais affecté de tourner le dos à M. Fleury dans une récente rencontre ? A qui ai-je donné le droit de me croire si bête et si grossier ? Est-ce à M. de Sacy qu'on a fait ce ragot ? Et il l'a cru ? Bonté divine !

Adieu, mon vieux. Ton fils va mieux, je le savais, et voilà pourquoi je n'écrivais pas ; mes amis heureux n'entendent guère parler de moi. Embrasse pour nous tout ton cher monde. On va bien ici, on vous aime, on se réjouit déjà à la pensée de vous avoir l'hiver prochain. Soigne bien M. de Sacy et rends le bien portant à ses amis.

JULES.

Interroge M. de Sacy et fais-moi savoir le nom de l'honnête homme qui prétend que j'ai tourné le dos à M. Cuvillier-Fleury. Cet honnête là en a menti et je le lui dirai en face.

Ne néglige pas cette affaire-là ; il est bon de connaître ses ennemis ; les plus têtes sont les plus dangereux.

Sandeau maintint sa candidature ; Cuvillier-Fleury ne posa pas la sienne. Battu par Victor de Laprade sur le fauteuil de Musset où il n'obtint que 15 voix, Sandeau fut élu sur le fauteuil de Brifaut par 17 voix, tandis que 5 se portaient sur M. de Carué, 8 sur M. de Marcellus et 3 sur un nom bien oublié aujourd'hui : Liadières.

Le lendemain même de l'élection, le nouvel Académicien, tout joyeux, faisait part de son succès à son ami Regnault par ce curieux billet.

Vendredi.

J'espère, gros animal, que tu vas mesurer d'un œil respectueux la distance qui nous sépare désormais et en user avec moi moins familièrement que par le passé. Embrasse pour nous ta femme, ta fille et donne-moi de vos nouvelles à tous.

JULES SANDEAU,
de l'Académie française.
Entends-tu ? gros cuistre.

Le 26 mai 1859, Sandeau était reçu solennellement sous la coupole par M. Vitet. Il avait invité en ces termes Regnault à se trouver auprès de lui :

Sans date.

Gros croste,

C'est pour jeudi prochain. M. de Sacy prétend que tu dois venir. Viendras-tu ? J'en doute, et tu sais pourtant si je serais heureux de te sentir là près de moi.

Je vous embrasse.

JULES

Le docteur Regnault, déjà souffrant, ne put assister au triomphe de son ami.

LE BEAU DUEL

Le ciel limpide et pâle faisait penser à ces lacs qui sommeillent dans l'ombre des montagnes. La poussière que soulevait et qu'éparpillait le vent sentait bon comme un panier plein de mirabelles, comme une roseraie en fleurs qu'entourent des phlox.

J'étais descendu de Plappeville à travers les vignes. J'allais, sans me presser, en reconnaissant presque chaque maison, en écoutant battre mon cœur, en évoquant, pas à pas, tout ce que virent mes yeux d'enfant, déjeuner à Metz chez de vieux cousins qui n'eurent pas la force de se déraciner du sol natal, d'éluder à jamais le contact odieux de l'Ennemi.

J'avais franchi délibérément les poteaux noirs et blancs qui jalonnent la plaine du Ban-Saint-Martin ; je me rappelais le temps où elle s'élargissait paisible, ceinturée de trembles vénérables, où par places des moutons y broutaient une herbe drue, puis les jours tragiques du Siège où des régiments y campaient dans la boue, découragés, condamnés malgré eux à l'inaction par le plus misérable des chefs, attendaient vainement l'ordre de tenter l'effort suprême, de rompre la barrière humaine qui se resserrait de mois en mois, autour d'eux ; je revoyais l'Esplanade et la place Royale avec leurs alignées sombres de wagons transformés en ambulances, avec devant la statue du maréchal Ney, le drapeau que le lieutenant Chabal avait arraché des mains d'un officier westphalien.

Les cloches de la cathédrale annoncaient au loin quelque office et l'on aurait dit que les batteries rauques et saccadées des petits tambours plats, les appels aigus des fifres, les fanfares stridentes des trompettes qui se répondaient au bas de Saint-Quentin, s'épuisaient à dominer leurs vibrations si claires, si douces de nostalgique espoir.

Devant moi se profilaient des façades lourdes et larges de casernes pléthoriques, évoluaient des escadrons.

Tout à coup, je ne sais à cause de quoi, ce fut un pêle-mêle de déroute tumultueux, comique, inénarrable.

Les cavaliers se heurtaient, couraient, tournaient de droite et de gauche, tel un troupeau qu'aperçoit le loup, les officiers exaspérés vociférairent, se dressaient sur leurs étriers, agitaient leurs sabres, de même que des pitoques de maquignon ; les maréchaux des logis interpellaient les hommes, s'évertuaient à les rassurer, à leur faire recommencer le mouvement peut-être compliqué qu'ils n'avaient pas réussi à exécuter, les injuriaient, les menaçaient, les rudoyaient.

Je me délectais de cette scène imprévue ; j'aurais voulu pouvoir la photographier ; je riais aux éclats, amusé par les mines ahuries et les regards affolés de ces lourdauds qui perdaient la tête, qui oscillaient sur leurs selles et s'accrochaient aux fontes....

Un des capitaines s'aperçut à ce moment de ma présence et de ma joie.

Il se précipita aussitôt sur moi à fond de train.

Je ne bougeai pas.

Il fronçait les sourcils et serrait les dents, livide de colère. Les pointes retroussées de ses moustaches blondes tremblaient. Des éclairs striaient ses prunelles d'une teinte d'alcool qui flambe. Il avait des épaules carrées, la poitrine bombée, un masque énergique, insolent et dur, d'une extrême distinction. Il se cambrait dans la longue tunique bleue des dragons bavarois.

—Pourquoi vous permettez-vous d'être là ? hargna-t-il en allemand. Nul n'a le droit de traverser les marchfeld : c'est écrit sur ces poteaux !

Je feignis de ne pas comprendre ce qu'il criait et demeurai silencieux.

—Etes-vous sourd, par le diable ! ou seriez-vous quelque mauvaise brute de Français ? reprit-il plus violemment.

Je surmontai l'envie qui me brûlait de riposter à l'offense et continuai à me taire.

Il se décida alors à m'apostropher dans notre langue, d'un ton rude de commandant.

—Monsieur, hacha-t-il, mot par mot, je ne saurais tolérer qu'un étranger nous espionne et nous tourne en dérision.... Il est salutaire de prouver aux plaisantins de votre espèce que nous sommes les maîtres ici.... Je vais vous faire traîner entre quatre de mes soldats au poste de police le plus proche....

Je haussai les épaules et répondis, ironique :

—Comme il vous plaira.... La raison du plus fort est toujours la meilleure.... Mais laissez-moi auparavant décliner mon nom et ma qualité.... Je m'appelle Jean Rosarieulles et j'ai l'honneur d'avoir le même grade que vous dans la cavalerie française. J'ajoute que si pareille mésaventure m'était arrivée chez nous, que si j'avais eu l'ennui de constater au cours d'une manœuvre ratée qu'un Allemand marquait complaisamment les fautes, se payait, comme on dit, ma tête, je me serais contenté, s'il en eût valu la peine, de lui demander compte de cet intempestif accès de gaieté....

Par bonheur, je n'avais pas affaire à un soudard grossier de Poméranie ou d'ailleurs. La leçon porta. Il s'inclina, la main à la visière de sa casquette, et redevenu maître de soi. Nous échangeâmes nos cartes.....

Les pourparlers furent menés, ainsi qu'il convenait dans ces circonstances, discrètement et vivement par les témoins.

C'était pour le comte Ludwig von Sonnenthal deux de ses camarades de régiment, et pour moi des amis d'occasion recrutés en hâte : un jeune médecin de la rue des Clercs et un commandant en retraite qui avait perdu un bras à Gravelotte.

Le duel eut lieu le lendemain, dès l'aube, dans l'allée médiane d'un jardin de la banlieue que des charmilles entouraient d'un rideau épais.

Nous nous battions au sabre, et je ne puis dire combien je fus ému et heureux au moment où les lames se croisèrent.

J'avais déjà risqué ma peau dans d'autres rencontres, mais pour des motifs absurdes ou futiles.

Cette fois il me semblait qu'une âme nouvelle exultait en moi, que la revanche si désirée commençait, que je représentais un peu la France, que ce combat singulier était le prélude des batailles où s'entre-choqueraient à nouveau nos deux races hostiles, que l'étendard aux trois couleurs et le fanion noir et blanc marquaient les limites du terrain qui nous avait été mesuré, pas à pas.

Le capitaine, je le lisais dans ses prunelles troubles et durcies, était animé de la même ardeur et de la même haine.

Deux reprises se succédèrent incertaines....

A la troisième, j'eus la chance de parer d'audacieuses attaques et comme mon adversaire s'était découvert, de lui entailler l'épaule droite jusqu'à l'os d'un coup de manchette.

Le sang gicla à flots. Le blessé chancela et s'abattit dans les bras de ses témoins.

Et tandis que les docteurs s'empressaient autour de lui, le vétéran de 1870 m'embrassa, transfiguré, me chuchota à l'oreille :

—Bravo, mon petit ! Ça me console d'être manchot ! Vive la France !

Une heure après, l'un des officiers bavarois me conduisit lui-même généreusement jusqu'à la frontière.

Sans quoi...

Carmen Sylva.

La reine Elisabeth de Roumanie va faire paraître un nouveau volume de poésies. D'après un journal de Budapest, ces poèmes compteront parmi les plus beaux de l'auteur. Ce volume sera intitulé "Reife Früchte" (Fruits mûrs), et sera publié par une maison d'édition de Hambourg.

L'OMNIBUS

Un jour chaud ? oui, ou plutôt une fournaise embrasée. Le brouhaha du mouvement dans Londres se répercutait sous un ciel d'un bleu d'acier ; des trottoirs, s'élevaient des vagues de chaleur épaissies par les vapeurs des restaurants et les senteurs des parfumeries, et la poussière était une cendre. Des hommes, le gilet déboutonné, s'engouffraient dans les tavernes et à peine entrés n'avaient plus que le désir de sortir pour brûler du moins dans un four plus vaste. D'autres, qui avaient abandonné le dessein de boire, faute d'argent, rôdaient autour de la fontaine de Trafalgar Square afin d'entendre le frais clapotis de l'eau. Nous étions à l'époque où Londres est considéré par ceux qui s'en vont comme une cité vide et où ceux qui restent estiment qu'il ne pourrait y avoir place pour un être de plus.

Nous étions onze dans l'omnibus quand il s'arrêta à Charing Cross ; donc une seule place demeurait libre. J'avais suffisamment voyagé dans ces sortes de voitures pour connaître d'avance quels étaient mes compagnons : une institutrice avec quelques cahiers de musique dans son sac ; une "étoile" de troisième grandeur qui s'apprêtait à répéter son rôle ; une malade qui pour la centième fois allait raconter ses maux aux internes de l'hôpital ; un couple de reporters aux yeux myopes, aux cols négligés ; une vieille aux bajoues pendantes qui empestait le patchouli ; un homme chauve aux mains velues, à la cravate ornée d'une étincelante épingle,—et qui avait un vague air d'agent matrimonial.

Tous étaient silencieux, tous nous étions aussi bien des ratés, et n'avions plus le courage de le cacher par cette chaleur ; tous nous nous connaissions bien comme types sinon comme individus et nous n'éprouvions plus aucune curiosité les uns pour les autres. Nous restions là sur nos banquettes, abattus, l'esprit absent, la respiration difficile, le regard perdu. Un seul espoir, un espoir commun : celui que personne ne prendrait la place vide.

Mais à Charing Cross, le douzième voyageur monta : c'était un jeune garçon qui portait un bâton et un paquet enveloppé d'un mouchoir bleu. Il avait environ treize ans et rejoignait un port, on pouvait l'affirmer après le premier coup d'œil, pour son premier embarquement. A l'air dont il regardait autour de lui, il était évident qu'en sortant de la gare de Charing Cross, il avait mis le pied sur le pavé de Londres pour la première fois de sa vie. Au moment où la voiture s'était arrêtée, il se tenait sur le trottoir opposé, les yeux éblouis comme ceux d'un lièvre par le spectacle de ce monde qui lui était nouveau, cabs, vendeurs de journaux, marchandes de fleurs, toute cette foule qui le poussait de côté et d'autre, dans de la hâte, de la puanteur et du bruit. Soudain, hélant notre omnibus, il se précipita sur la chaussée, fit un faux pas, faillit laisser choir son paquet et fut cueilli par notre conducteur, à temps pour ne pas se trouver sur le chemin d'un cab lancé au trot.

Ses paupières étaient rouges et gonflées, il ne pleurait pas mais en avait grande envie. Il avala une grande gorgée d'air en se frayant un chemin entre nos genoux et essaya de se montrer brave comme un lion.

Les voyageurs jetèrent sur lui un regard sans curiosité mais à demi-colère, puis se ressaisirent vite. Je pense que plusieurs d'entre nous avaient envie de parler à cet enfant, mais nul n'osa.... Ce n'était pas tant l'air du jeune gaillard qui nous intéressait, mais au nœud de son petit bagage de mousse était attaché un bouquet d'humbles fleurs : œillets barbus, chèvrefeuille, réséda, quelques jasmins attachés ensemble, une rose ou deux. La vue et le parfum de ces fleurs dans cet omnibus assoupi était comme des larmes sur des paupières brûlantes. Nous avions perdu l'habitude de nous plaindre, mais un cœur doit être bien desséché qui ne sait plus s'apitoyer sur ce qu'il a été, et nous frissonnions à la vue de ce petit être jeté sur une route dont nous connaissions depuis longtemps les aspérités. Seule, la théâtreuse laissa couler une larme : c'était une femme habituée à exprimer son émotion ; mais au milieu du Strand, la voiture s'arrêta et elle nous quitta.

La femme aux incurables douleurs me toucha le genou.

—"Parlez-lui", me glissa-t-elle.

Sa voix n'arriva pas jusqu'à moi, car j'étais à deux cents milles de là, tout occupé de mon premier départ pour l'école. Je revoyais la scène : j'avais deux shillings en poche et au premier bourg où la voiture faisait halte j'échangeais mon argent contre une noix de coco et un couteau de poche. Et bientôt je brisais mon couteau pour ouvrir la noix qui d'ailleurs était aigre. Un pressentiment de mon malheur futur me saisissait alors....

—Pourquoi ne lui parlez vous pas ?

L'enfant leva les yeux. Il ne devait saisir le sens des paroles, aussi fronça-t-il les sourcils avec un air de défi.

—"Ah ! continua-t-elle à voix basse, il n'y a que les jeunes que je plaigne. Parfois, Monsieur, comme ma maladie me cause des insomnies, je reste toute la nuit dans ma chambre à tendre l'oreille et Londres tout entier me semble rempli d'un bruit de pas d'enfants. Même le jour je les entends, au travers de la "grande rumeur qui nous assourdit."

L'agent matrimonial grogna et se leva comme l'omnibus s'arrêtait en haut de la rue d'Essex. Je le vis glisser deux demi-couronnes dans la main du conducteur, puis il murmura quelques mots avec un signe de tête vers l'intérieur de la voiture. Pendant ce temps, l'enfant s'essuyait les yeux, tout en feignant de remettre sa coiffure droite ; puis il jeta un coup d'œil circulaire pour voir si personne ne l'avait remarqué. Je fis semblant de regarder par la vitre, mais j'aperçus très bien sur sa main la trace humide de ses larmes.....

Au bout de moins d'une minute, ce fut mon tour de descendre. Je n'avais pas, à l'insu de l'agent matrimonial, deux demi-couronnes de superflu, mais sous le regard de la jeune malade je rassemblai mon courage pour dire, avec un signe de tête, au pauvre petit :

—"Bonne chance, mon garçon !

—Au revoir, Monsieur !

Un instant après, j'étais rejeté dans la foule en ébullition dont le grondement roulait de l'est à l'ouest. Et au delà de ce bruit puissant, que dans les rues, les les ruelles, les impasses, composaient les pas d'une multitude plus terrible qu'une armée, je croyais distinguer des pas trébuchants d'enfant....

UN INVITÉ.

J'avais rencontré chez des amis communs Arthur Arturel. Nous avions parlé sport. Et j'avais été tout à fait séduit par la fougue de ce petit quadragénaire passionné qui me dit son goût pour l'auto, pour l'équitation, le tennis, l'escrime et le billard. "—Alors, vous considérez, monsieur Arturel, le billard comme un sport ? —Comment, si c'est un sport ? C'est un des plus beaux et des plus nobles."

J'invitai Arturel à passer deux jours à la campagne, dans la villa très bien installée que je venais d'acquérir. Arturel accepta d'emblée, et je le vis débarquer le premier juillet, c'est-à-dire une semaine à peine après le jour de mon arrivée.

—Ah ! quelle bonne idée vous avez eue ! Vous resterez bien huit jours avec nous, n'est-ce pas ?

—Quinze ! nous dit-il avec bonne humeur.

J'avais un petit travail à terminer. Et je priai Arturel de faire un tour dans le jardin, en m'attendant. Dans une demi-heure je serais tout à mon invité.

—Tennis ? lui demandai-je.

—Tennis.

—Dans vingt minutes je suis à vous.

Vingt minutes après je le retrouvai au tennis. Il avait simplement ôté son veston et son gilet. Il avait gardé ses bottines à talons et courait avec animation sur mon tennis en terre battue, dont l'établissement m'a coûté deux mille francs.

Par timidité je n'osai pas lui faire d'observation. Je pensai qu'il n'avait pas apporté de chaussures spéciales, et je n'en avais pas à lui prêter. Je jouai avec lui le single qu'il me proposait. Je lui laissai la meilleure place, afin qu'il ne songeât pas, à changer de côté et que le désastre se limitât à la moitié du court. Mais il tint essentiellement à changer tous les trois jeux, selon la règle la plus répandue.

Préoccupé, je me laissai battre et j'eus l'ennui de le voir triompher avec morgue. Je l'emmenai tout de suite au billard, pour prendre ma revanche, et je constatai, dès les première coups, qu'il était assez médiocre joueur.... Mais comme il tenait à me donner de lui-même une haute opinion, il risqua des coups de professeur. Il essaya un massé extraordinaire et réussit à faire un bel accroc dans le tapis.

Il faut vous dire que depuis huit jours, j'avais remplacé mon tapis usé par ce beau tapis neuf, d'un vert et d'une qualité de drap également admirables.

—C'est la première fois que ça m'arrive, me dit-il.

On vint me chercher à ce moment-là pour parler à un fermier. J'en avais pour quelque temps. Je m'en excusai auprès de M. Arturel.

Pendant ma conversation d'affaires, j'entendis à un moment donné un furieux bruit de lames dans ma salle d'escrime, qui se trouvait juste au-dessous de mon cabinet de travail.

—Qu'est-ce que c'est que ce potin ? demandai-je à un jardinier qui travaillait sous mes fenêtres.

—C'est ce monsieur qui fait de l'escrime avec le valet de chambre.

Au bout de quelques instants le bruit cessa. Je vis Arturel qui se promenait dans le jardin.

—Déjà fini, cet assaut ?

—Forcément, me dit-il. J'ai cassé toutes vos lames.... Ah ! c'est que je tape dur, ajouta-t-il. C'est regrettable que vous n'ayez plus d'épées. Je vous aurais montré ça !

Il était temps d'aller déjeuner. Mon affaire avec le fermier était plus compliquée que je n'avais cru. Elle exigeait pour l'après-midi une visite à la ferme. Je dus m'excuser auprès d'Arturel.

—Allez, allez, me dit-il. Je saurai bien me distraire.

Et il ajouta :

—Soyez tranquille....

Etais-je si tranquille que cela ? Je partis à la ferme dans ma voiturette je m'occupai de mon affaire le plus rapidement que je pus. Mais ce fut assez long tout de même. Il y avait un inventaire à établir, des travaux de réfection à évaluer avec un maçon et un architecte. Quand je pus rentrer à la maison, il était plus de quatre heures. Tout à coup, de mon auto, j'aperçus à l'horizon un cheval qu'un piéton tenait par la bride. Le groupe avançait très doucement. Au fur et à mesure qu'il s'approchait, une certaine inquiétude montait en moi. A deux cents pas, plus de doute. C'était Zeus mon pur-sang alezan, que traînait M. Arturel.

Zeus marchait avec difficulté. M. Arturel était couvert de poussière.

—Il est un peu couronné ? me cria-t-il, mais avec des pansements à l'eau blanche, il y paraîtra à peine. Il a une certaine gêne dans les jambes de derrière. Des douches, des douches et des douches.... Moi, je suis presque vétérinaire, et je donnerai à vos hommes toutes les instructions nécessaires.

J'arrêtai ma voiturette et je descendis avec le mécanicien pour examiner le cheval. Je dis à mon petit mécanicien de le ramener au château. Je me tournai ensuite du côté d'Arturel pour lui dire que nous allions rentrer en auto.

Mais il était déjà installé au volant

—Voyez-vous, me dit-il, il n'y a que l'auto. Evidemment, j'aurais mieux aimé trouver chez vous une grosse voiture. Mais ce petit outil est charmant. Vous avez dû payer cela dans les six mille ?

—Huit mille cinq cents.

Il savait conduire, mais il était surtout préoccupé de conduire avec maestria. Arrivé devant la grille, il exécuta un virage étonnant et vint buter dans un des piliers de l'entrée.

La violence du choc m'avait précipité à terre. Je me fis une belle entaille au front.... Je me relevai cependant et je regardai les dégâts. Arturel était resté sur le siège, sain et sauf. Le volant assez loin de sa mince poitrine, ne l'avait pas touché.... Le radiateur de la voiture était défoncé, et un phare était en miettes.

Arturel regarda ma blessure.

—Superficiel, dit-il avec satisfaction, superficiel.

Je lui demandai néanmoins la permission de me coucher. J'étais dans mon lit depuis dix minutes à peine, quand la porte s'ouvrit et Arturel entra dans ma chambre, en costume de voyage.

—Voyez-vous, mon cher, je vais vous parler avec franchise. Vous vous rétablirez vite, je l'espère, mais j'ai vu qu'il y avait des ornières sur votre court de tennis. Votre billard et votre auto vont être en réparation. Votre cheval est indisponible. Vous n'avez plus d'épées. Dans ces conditions, la vie serait impossible chez vous pour un homme de sport comme moi. Je serais comme une âme en peine, et je vous gênerais plutôt....

...Ah ! j'oubliais, dit-il. Pour lire en chemin de fer, je prends un livre que j'ai trouvé dans votre bibliothèque...."

Et je m'aperçus le lendemain qu'il avait emporté un volume relié en maroquin plein, avec les armes et l'ex-libris d'un fameux bibliophile, un livre unique, le plus bel et le plus précieux exemplaire de "Manon Lescaut....

Une longue croisière

M. J. B. Hammond, l'inventeur de la machine à écrire portant son nom, s'est embarqué dernièrement à New York sur son yacht "Lounger II". Ce richissime Américain, âgé de 73 ans, a décidé de ne plus vivre à terre, mais de choisir la mer comme résidence jusqu'à la fin de ses jours. —"Je pars pour une croisière de 27 ans, disait-il, car je compte bien devenir centenaire."—Ajoutons que le yacht de M. Hammond mesure 33 mètres de long ; qu'il y a à bord un garage pour automobiles permettant les promenades à terre et que des appareils à circulation d'air froid ou chaud assurent en toute saison une température égale dans les appartements de cette petite maison flottante.

L'ETE AU VATICAN

L'état de santé du Souverain Pontife, qui inspire quelques inquiétudes, a fait tourner les regards des chrétiens vers le Vatican, où le chef de la catholicité reste prisonnier. A cette époque de l'année où chacun, jusqu'au plus humble, peut goûter le plaisir d'un changement de résidence, d'une villégiature qui repose le corps et l'esprit, seul le Pape est privé de cette innocente joie. Les événements de 1870, en lui arrachant le pouvoir temporel, l'ont confiné dans les limites du Vatican. Or, si grande et si belle que soit une résidence dont on ne peut sortir, elle n'en devient pas moins pesante, moins étouffante à celui qui est forcé de l'habiter continuellement. L'habitude la fait paraître plus restreinte, et ses beautés ne tardent pas à s'effacer aux yeux qui les regardent trop souvent.

Il semble que cette claustration ait influé sur la santé du Pape Pie X, ce robuste et noble vieillard, à qui son élévation sur le trône de Saint Pierre arracha des larmes d'angoisse, et qui n'a pas encore pu oublier les riantes campagnes de son pays natal, où s'exerça aussi son patriarcat.

Ce sentiment de Pie X est si fort que, dès le lendemain de son avènement au trône pontifical, quelques personnes lancèrent la nouvelle que, renonçant à la ligne de conduite strictement observée par ses prédécesseurs, il irait passer l'été au château de Castel-Gandolfo, réservé aux villégiatures pontificales par la loi des garanties ; mais Pie X coupa court à ces bruits en affirmant son intention de ne pas sortir du Vatican. Non seulement il avait abdiqué toute idée de déplacement, mais il ne voulut même pas établir une installation spéciale dans un des pavillons qui égayent le jardin du Vatican. Au contraire, il célébra celui qu'habitait Léon XIII en été, au P. Lais, directeur de l'Observatoire ; et tout ce qu'il se permet, pour se donner l'illusion de l'espace et de la liberté, c'est de prolonger ses promenades dans les allées et les jardins.

Ces promenades sont une nécessité pour l'activité de Pie X. Elles ont lieu le matin après la célébration de la messe et l'après-midi, de quatre heures à six heures. Le Pape ne sort jamais le soir. Il se couche tôt après son dîner et se lève à cinq heures du matin.

En dehors du temps ainsi consacré à la promenade, sa journée est des mieux remplies. Le matin, à dix heures, c'est le dépouillement de la correspondance, auquel le Saint-Père procède lui-même, l'un de ses secrétaires étant toujours en vacance à cette époque ; à onze heures et demie ce sont les audiences de curie pour les prélats de passage à Rome, pour les représentants des congrégations étrangères et pour les personnalités étrangères. A une heure, le déjeuner, très frugal.

Le pape déjeune toujours en compagnie de celui de ses deux secrétaires qui est de service : mais, comme le veut le cérémonial, il est seul à table, son secrétaire s'installant à une seconde table placée à côté de celle du Souverain Pontife.

Après le déjeuner c'est la sieste, puis la seconde promenade. Celle-ci est la plus longue. Pie X monte rarement en voiture. La marche à pied lui plaît davantage. Il emmène toujours une personne avec lui, et il s'amuse à s'entretenir avec les jardiniers qu'il rencontre sur son chemin, à s'intéresser à leurs travaux et aux choses de la culture.

Puis la journée s'achève sur l'audience intime réservée à l'aumônier chargé du budget de la charité. C'est de beaucoup l'occupation la plus importante de la journée, car S. S. Pie X accorde la plus grande attention à tout ce qui concerne l'assistance aux pauvres et leur consacre toutes les sommes dont il peut disposer.

Telle est la vie que mène au Vatican, pendant l'été, le Souverain Pontife.

On comprend que, malgré la grandeur de la mission qu'elle comporte, cette existence soit déprimante pour une nature habituée à la fatigue et aux exercices physiques, et que la santé de Pie X s'en soit ressentie.

Le choléra en Italie.

Chiasso, Suisse, 9 septembre—Des troubles très graves, suscités par l'épidémie de choléra qui règne dans l'Italie Méridionale, ont éclaté aujourd'hui à Goia del Yolle, une ville de 20,000 habitants, située dans les Pouilles.

Les autorités ayant pris des mesures pour isoler les malades ont été attaquées par la populace.

Le feu a été mis à l'hôpital municipal et les cholériques ont été libérés.

L'excitation s'étend aux localités avoisinantes et les autorités sanitaires éprouvent les plus grandes difficultés à faire observer des mesures d'hygiène.